

côté. Amanda ne peut en vouloir qu'à Ovide et ne me connaît point. Or, dans huit jours, Ovide aura quitté la France, j'ai tort de m'alarmer.

Le lundi il se rendit à ses ateliers de Courbevoie. En sortant de l'hôtel de la rue Murillo, il avait instinctivement jeté un regard scrutateur autour de lui. La rue était déserte, d'où le millionnaire conclut que personne ne songeait à épier ses actions. Il se trompait. Raoul Duchemin avait repris sa faction sur le quai de Courbevoie, en face de l'usine, mais de l'autre côté de la Seine, sous l'apparence inoffensif d'un pêcheur à la ligne. Une voiture prise à la journée l'attendait à cent pas de là.

Laissons-le se livrer à sa patiente surveillance et revenons à Jeanne Fortier. La porteuze de pain, après la terrible secousse qu'elle venait de subir, avait continué son service, nous le savons, mais la réaction amena chez elle une fatigue si grande, elle se sentit à tel point brisée, qu'il lui fallut solliciter de son patron un repos de deux jours. M. Lebreton ne pouvait qu'acquiescer à sa demande.

—Si même vous avez besoin de vous reposer un peu plus longtemps, ajouta-t-il.

—Je vous remercie de votre grande bonté, M. Lebreton, répondit Jeanne, mais je n'en profiterai point. Lundi matin, je reprendrai mon service.

—A votre volonté, madame Lison.

La brave femme passa la soirée du samedi et la journée du dimanche tout entière dans la chambre de sa chère Lucie. Le lundi, ainsi qu'elle l'avait promis à son patron, elle arrivait dès cinq heures du matin à la boulangerie. Comme de coutume, elle se rendit au "Rendez-vous des boulangers," rue de Seine, pour y manger une écuelle de soupe, avant de commencer sa tournée.

La salle était pleine de porteurs et de porteuze de pain. Lorsque maman Lison parut, un véritable hurrah de joie accueillit son entrée. On ne l'avait pas vue depuis "l'accident," aussi tout le monde l'entourait, la félicitant, la fêtant. C'était à qui tenait à lui serrer la main. Le Tourangeau et le Lyonnais voulurent payer chacun une tournée monstre en son honneur. Il lui fallut à dix reprises raconter son accident à ceux qui l'interrogeaient. Enfin, elle sortit pour aller prendre son panier. On se souvient que le Lyonnais avait indiqué jadis à Jeanne la boulangerie Lebreton, et qu'il lui avait procuré la place de porteuze de pain.

—Voyons, est-ce dit ? demanda-t-il au Tourangeau.

—C'est dit, répliqua celui-ci. J'en suis. Il faut consulter les camarades.

—De quoi s'agit-il ? s'écrièrent des voix nombreuses.

—Voici ce que je propose, reprit le Lyonnais. Maman Lison est une brave femme que nous aimons tous, pas vrai ?

—Oui, oui.

—Et non seulement nous l'aimons, mais nous l'estimons.

—Bien sûr !

—Ça nous aurait fait un gros chagrin si elle était morte victime de cet échafaudage de malheur qui est tombé si près de sa tête.

—Ah ! bigre, oui ! Foi de Tourangeau !

—Et pour la faire enterrer dignement, poursuivit le Lyonnais, tous ceux de la boulangerie qui viennent ici auraient bien mis de leur poche une pièce de cent sous ou de six francs.

—Sans qu'on ait eu besoin de nous tirer l'oreille pour cela.

—Eh bien ! êtes-vous d'avis de déboursier tout de même les six francs, non pour un deuil, mais pour une petite fête de famille, en offrant ici un repas de réjouissance à maman Lison.

—Bonne idée, ça, mon garçon ! dit la marchande de vins qui avait entendu. J'en suis, et je payerai une bouteille de champagne.

—Et moi une autre, ajouta la servante.

—Et moi une troisième, fit le garçon.

## LXXXIV

—C'est donc entendu, reprit le Lyonnais. On fera le repas à midi, à l'heure où tout le monde est libre. On va prendre une feuille de papier sur laquelle tous ceux qui veulent en être s'inscriront en versant leur argent entre les mains de la patronne, ici présente, qui se chargera de faire signer et d'encaisser.

—Convenu !

—Combien par tête, la patronne ?

—Six francs, et vous aurez quelque chose dans le soigné, à s'en lécher les pouces jusqu'aux coudes.

—Va pour six francs.

La servante avait apporté une feuille de papier, une plume et de l'encre. Tous ceux qui se trouvaient là donnèrent leur signature et versèrent leur argent.

—Surtout que maman Lison n'en sache rien ! s'écria le Lyonnais ; faut qu'elle ait toute la surprise. On ne l'invitera que le matin.

—Soyez tranquille. On n'éventrera pas la patronne.

—Quel jour ça aura-t-il lieu ? demanda le maître.

—Nous conviendrons du jour quand tout le monde aura signé.

\* \*

Ovide Soliveau préparait son départ avec beaucoup d'entrain. Il passait son temps à faire des emplettes qu'il entassait dans des caisses pour les emporter à Buenos-Ayres où il avait le désir d'aller se fixer, et l'intention de finir ses jours.

Depuis son retour à Paris, Ovide avait fait la connaissance, dans un tripot, d'un personnage ayant habité Buenos-Ayres. Ce personnage s'était fait un plaisir de le renseigner sur les mœurs et les coutumes du pays, et de lui promettre des lettres d'introduction auprès de plusieurs de ses amis. Soliveau, en arrivant là-bas, ne se trouverait donc point

isolé. L'obligeant personnage se nommait Tiercelet, et demeurait rue Jacob.

Ovide, un après-midi se décida à aller prévenir le dit Tiercelet de son prochain départ, et à réclamer de son obligeance les lettres de recommandation promise. L'ancien industriel de Buenos-Ayres était absent et ne devait rentrer que fort tard dans la soirée. Tout en réfléchissant à sa déception, il descendit la rue de Seine.

—J'ai été maladroit ! se dit-il tout à coup. J'aurais dû laisser un mot et expliquer le but de ma visite. Je vais écrire "illico."

Le Dijonnais jeta un regard autour de lui, cherchant un café où il pourrait tracer quelques lignes. Ses yeux rencontrèrent l'enseigne : "Au rendez-vous des boulangers." Ovide franchit le seuil de l'établissement du marchand de vin. Le patron se trouvait à son comptoir comme le matin où, déguisé en chiffonnier, le misérable qui suivait Jeanne était entré pour boire un verre de vin blanc.

—J'aurais besoin d'écrire une lettre, dit-il au "mastroquet," avez-vous un cabinet ?

—Oui, monsieur, ici.

—Veuillez me donner du café, en même temps qu'un encier, du papier et une plume.

—Tout de suite, monsieur.

Le Dijonnais entra dans le cabinet. Ovide s'assit, but une gorgée de café et s'apprêta à écrire.

Les voix des consommateurs de la salle voisine arrivaient à lui d'une façon tellement distincte, qu'il tourna la tête pour chercher par où ces voix pouvaient pénétrer ainsi, et il constata l'existence du vasista à demi ouvert. Il commença sa lettre à M. Tiercelet. La grande salle se remplissait peu à peu. D'instinct en instant, entraient des geindres, des porteurs et des porteuze. La servante allait et venait, prenant les ordres de chacun. Au cours de ces allées et venues, elle s'approcha d'une table placée tout près du cabinet d'Ovide. Deux hommes et une femme occupaient cette table.

—La patronne m'envoie vous demander si vous en serez et si vous voulez signer la feuille ? dit la servante à ses consommateurs.

—Si nous serons de quoi ? signer quelle feuille ? fit l'un des hommes.

—La feuille pour le repas.

—Quel repas ?

—Vous ne savez donc rien ?

—Rien du tout.

—Eh bien ! il s'agit du repas par souscription que les camarades offrent à maman Lison, jeudi prochain, pour fêter la veine qu'elle a eue de ne pas être "écrabouillée," rue Gît-le-Cœur, par l'échafaudage des peintres en bâtiment.

La foudre tombant au milieu de la table où écrivait Ovide n'aurait pas produit sur lui un effet plus terrifiant que les paroles qui venait d'entendre. Plus blanc qu'un linge et tremblant comme la feuille, il se leva machinalement, regardant autour de lui d'un air effaré.

—C'est vrai, répondit la femme qui se trouvait en compagnie des deux hommes, nous savions l'accident. Pauvre maman Lison, elle l'a échappé belle !

—Maintenant que vous voilà au fait, en serez-vous ? reprit la servante. Tout le monde en est. On rira. On dansera même un peu. C'est six francs par tête.

—Mais bien sûr que nous en serons ! Pauvre maman Lison elle n'a que des amis ici.

—Je vais aller vous chercher la feuille. Vous écrirez vos noms et vous me verserez chacun six francs.

Ovide sentait une sueur glacée mouiller ses membres.

—Jeanne Fortier vivante ! balbutia-t-il presque à haute voix sans en avoir conscience. Lorsque je l'avais vue sanglante, inanimée, écrasée ! C'est impossible ! Et cependant je ne rêve pas. Je ne suis pas fou. J'ai bien entendu, on prépare un banquet en son honneur ! Elle est vivante ! Vivante comme sa fille ! Je les ai manquées toutes deux ! Ah ! maladroite ! maladroite !

Le monologue du misérable fut interrompu. La voix de la servante attira de nouveau son attention.

—Voici la liste, disait cette voix. Signez, et pas un mot à Lise Perrin si vous la voyez. On veut lui faire une surprise. En ce moment la servante cacha vivement la feuille de papier derrière son dos.

—Chut ! fit-elle en même temps, plus un mot ! V'là maman Lison.

Jeanne Fortier venait en effet d'entrer dans la salle avec une autre porteuze de pain. Ovide, reprenant un peu de sang-froid, souleva légèrement un coin du rideau et regarda en ayant soin de ne pas se montrer. Il vit Jeanne et la reconnut du premier coup d'œil. Elle portait encore un bandeau sur la coupure de son front.

—Ah ! oui, elle est bien vivante ! murmura Ovide en laissant retomber le rideau. Donc, pour Jacques, les dangers sont toujours les mêmes, aussi terrible pour moi que pour lui ! D'ici à mon départ, Jeanne Fortier peut rencontrer Jacques, le reconnaître, lui parler. La voyant saine et sauve, Jacques refusera de me donner l'argent qui payait sa mort ! Tout serait perdu ! Il ne faut pas que le hasard puisse les mettre en présence ! Je reculerais, s'il le faut, mon voyage de quelques jours.

Au lieu de terminer la lettre commencée, Ovide la froissa et la mit dans sa poche. Une idée nouvelle venait de germer dans son cerveau en ébullition.

(La suite au prochain numéro.)

Qu'une femme parle sans langue,  
Et fasse même une harangue,

Je le crois bien.

Qu'ayant une langue, au contraire  
Une femme puisse se taire,  
Je n'en crois rien.

## ADELINA PATTI

(Voir gravure)



U moment où la grande artiste qui fut l'enchantement de Paris va se faire entendre de nouveau dans la capitale, il nous a semblé intéressant de publier ce portrait d'après la plus récente des photographies.

La Patti est née en 1843, à Madrid, où son père et sa mère chantaient l'opéra italien. A huit ans, Adelina Patti, à laquelle M<sup>me</sup> Alboni, en tournée de représentation aux Etats-Uni, avait prédit le plus brillant avenir, débuta dans les concerts et obtint un succès tel que son beau-frère se décida à la produire à Boston, à Philadelphie, à la Nouvelle-Orléans puis à la Havane.

Après avoir donné plus de trois cents concerts, elle retourna à New-York vers sa treizième année, et compléta son éducation musicale. D'Amérique elle alla à Londres, puis à Madrid, et enfin à Paris en 1862. Elle avait dix-neuf ans. Le public l'accueillit avec un enthousiasme qui ne fit qu'aller croissant.

Elle se montra comédienne supérieure et parfaite chanteuse ; elle n'a rien perdu de la sonorité, de la richesse et de l'éclat de sa voix. Elle se fit acclamer sur toutes les grandes scènes de l'Europe.

## LES PRISONS EN ANGLETERRE



VOI qu'en disent les philanthropes qui visitent les prisons, qui goûtent le pain et qui avalent consciencieusement une cuillerée de gruau dont se compose le repas du matin, la nourriture du prisonnier anglais est aussi insuffisante que de mauvaise qualité.

La faveur la plus recherchée par les prisonniers est d'être employés au triage des vieux papiers. Ce n'est pas que cette opération soit amusante, mais c'est qu'elle offre un avantage inappréciable aux pauvres diables qui meurent de faim.

Les vieux papiers que l'on fait trier dans les prisons proviennent des ministères ou des administrations publiques. Les bureaucrates, à Londres comme partout, apportent fréquemment de quoi faire sur leurs pupitres un léger déjeuner ; lorsque leur appétit est apaisé, ils jettent dans la corbeille à papier le résidu de leur lunch, sandwich, jambon ou fromage ; le tout est ramassé et porté dans les prisons, et ce sont ces rebuts immondes, ayant souvent traîné des mois entiers dans les sacs où ils été enfermés, qui sont dévorés par les prisonniers.

## RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 168.—DEVINETTE

Dans plus d'un rébus, mon extravagance  
A su se jouer de votre bonté,  
Aussi je sais bien que j'ai mérité  
Plus d'un châtimant, presque la potence.

Mais, pour regagner votre bienveillance,  
Je change de ton. Votre acuité  
Reçoit aujourd'hui la difficulté  
D'une question de jurisprudence

Je m'adresse à vous, jeunes avocats,  
Gens lettrés, savants, je vous prends en tas,  
Je vous offre à tous une rude épreuve.

Soyez attentifs, voici le sujet :  
Peut-on épouser la sœur de sa veuve !  
Allez, répondez-moi, j'ai l'œil au guet.

## SOLUTIONS :

No 166.—Le mot est : Portrait.

No 167.—Le mot est : Cor-billard.

## ONT DEVINE :

Problèmes.—Ls Bellemare, Louiseville.  
Rébus.—Thomas Chicane, Québec ; G. L. O. Laperrière,  
St-Léon ; Théodore Senecal et Ed. Senecal, Montréal.

La clémence touche l'âme, la violence n'atteint que le corps.

Il faut le prendre de très haut avec les hommes  
assemblés pour discuter des intérêts. Il n'y a pas de milieu : on est leur jouet ou leur maître.